

LE SURMOI PERVERTI

Le contenu de cet article a fait l'objet de l'exposé de F. Richard à la journée scientifique de la section belge de l'AEPEA, *Constructions identitaires chez l'enfant et l'adolescent : radicalisations et appropriation subjective*, ce vendredi 30 septembre à l'UCL.

L'auteur a accepté que ce texte soit communiqué aux membres du séminaire « radicalisation » mais ne peut être diffusé par ailleurs. Une version quelque peu raccourcie de cet article paraîtra en 2017 dans la Revue Française de Psychanalyse (numéro "Psychanalyse et culture").

« Et en ce qui concerne l'utilisation thérapeutique de nos connaissances, de quel secours serait l'analyse la plus pertinente de la névrose sociale, puisque personne ne possède l'autorité pour imposer la thérapie à la masse ? » écrit Freud (1929, p. 332) dans les pages conclusives de *Le Malaise dans la culture* après avoir analysé comment le malaise disqualifie la légitimité de toutes les figures de l'autorité dès lors que le « surmoi-de-la-culture », distinct du surmoi individuel, échoue à contenir les mouvements destructeurs à l'œuvre dans la société humaine, pire, se laisse séduire par la destructivité – soit en se montrant complaisant soit en développant des formes arbitraires et sadiques de censure. La barbarie infiltre la civilisation de l'intérieur selon un mécanisme de sexualisation de la morale culturelle, de prise de possession des instances surmoïques individuelles et collectives par les besoins pulsionnels (qui avaient été réprimés) tant sexuels que liés à la pulsion de mort – ce qui aboutit à un affaiblissement de l'autorité légitime qui ne s'applique plus de la même façon à tous, ici, elle est laxiste et complaisante, là, grotesquement répressive. Jusqu'à la désagrégation accrue que représente la férocité du surmoi djihadiste – avatar inattendu puisque l'évolution historique allait plutôt dans le sens d'un effacement des formes verticales et autoritaires du surmoi.

AFFAIBLISSEMENT ET CLIVAGE DU SURMOI CULTUREL

Le surmoi culturel contemporain est clivé entre une exigence accrue de civilisation et la réalité de relations interhumaines dégradées, c'est l'hypothèse que j'ai proposée il y a quelques années (Richard, 2011). Il se veut pondéré et met sur le même plan des conduites peu comparables. Il en vient à se déjuger lorsqu'il sous-estime la gravité de certains faits. Il recule devant l'idée que la démocratie suppose l'antagonisme des opinions et l'idée que le lieu du pouvoir est un lieu vide (Lefort, 1982 et 1993). Une telle définition négative est susceptible d'intégrer la vue de Freud sur la perte d'autorité, dans le malaise dans la culture, de la parole qui pourrait orienter les masses en direction de mesures prophylactiques de la désagrégation en cours. Un consensus finit par mettre d'accord ceux qui déplorent la faillite des hiérarchies et ceux qui en prennent acte : il serait impossible de revenir à l'ordre ancien, ne resterait qu'à débattre des modalités de l'aménagement d'un système d'autorités anémiées,

¹ Membre titulaire formateur de la SPP. Professeur Émérite à l'Université Paris Diderot Paris 7. Co-directeur de la revue *Adolescence*.

plurielles, et intermittentes, qui se re-légitiment en permanence dans l'intersubjectivité à l'œuvre dans les réseaux sociaux, ou, encore, dans des méthodes pédagogiques débarrassées de tout excès autoritaire. Moins d'autorité et plus de liberté ? Tyrannie à la fois individualiste et grégaire, peut-être utile à l'acquisition de compétences pragmatiques et d'une aisance dans la sociabilité, mais délétère quant à l'apprentissage de la haute culture ? Personne ne répond à ces questions. Le jugement reste en suspens face à la puissance des jugements à l'emporte pièce : l'autorité se serait soudainement et en un laps de temps très bref, volatilisée. Un « progressisme critique »² brocarde les nostalgiques d'un passé dépeint comme une préhistoire : un monde si faible qu'il avait besoin d'autorité ! Toutes ces idées sont excessives. En fait l'autorité verticale *n'a pas disparue*, elle est devenue indécise et mal assurée de sa légitimité.

On dit que le complexe d'Œdipe et les identifications primaires parentales ne seraient plus les organisateurs centraux du psychisme. En fait, les fonctionnements limites et narcissiques prévalents recouvrent une conflictualité œdipienne, déformée mais bien présente (Richard, 2012). Les causalités inconscientes restent actives derrière la prétention des sujets contemporains à gérer leurs désirs. Si l'autorité n'est plus « respectée », le besoin profond d'équité, lui, demeure en attente de réponses. Ceux qui croient que la capacité à faire de bons transferts est devenue une denrée rare, n'ont pas raison : une présentation de soi factuelle, l'imposition à l'interlocuteur d'une relation égalitaire intersubjective, la demande d'un partenariat thérapeutique en vue d'une mise en sens destinée à renforcer le Moi, toute cette clinique actuelle des consultations peut être accueillie, entendue, maniée et interprétée comme un matériel conscient-préconscient défensif. Les patients savent bien qu'ils vont, avec un psychanalyste, trouver une dissymétrie. L'actuel malaise dans la culture modifie le style de l'entretien clinique, pas l'écoute des mots enracinés dans la profondeur de l'inconscient et soumis à la compulsion de répétition. La prégnance de l'actuel et l'exigence relationnelle n'est rien d'autre que le transfert sous sa forme puérile qu'il faut reconnaître et accompagner plutôt que d'y voir une nouveauté déconcertante. *L'interprétation*, n'est-ce pas la voix sachant se disjoindre de toute identification à une autorité, à un rôle de personnage dans un groupe, lorsque son mode, son ton, sont en eux mêmes et par eux-mêmes, interprétation d'un transfert, qui montre au patient quelle était la voix qui parlait par sa bouche ?

Je ne crois pas que l'associativité préconsciente, cadrée par les points de vue de la personne sociale consciente, se soit substituée à l'associativité/dissociativité inconsciente. Une telle vue est idéologique : de la soumission des foules à des institutions et à des chefs on est passé à la manipulation d'individus se croyant libres – alors qu'ils se ressemblent les uns les autres en une nouvelle grégarité, la crainte de l'isolement et le besoin d'une reconnaissance permanente insatiable. La foule, aujourd'hui, c'est l'addition de narcissismes individuels qui miment des postures de liberté sans créativité véritable. « L'autorité a disparu du monde » (H. Arendt, 1958, p. 83). Il est utile de noter que ces propos datent de 1958 : l'idée d'une bascule toute récente dans un monde sans foi ni loi se voit contredite par la répétition, presque classique dans la modernité, du schème de la cassure définitive avec le passé. On peut opposer à H. Arendt le progrès qu'a été pour la société d'être sortie d'un type

² Selon l'expression de G. Mandel, *Une histoire de l'autorité. Permanences et variations*, Ed. de la Découverte, coll. « Essais », Paris, 2002, p. 23.

d'autorité fondé sur l'argument d'autorité. Il n'en reste pas moins que l'incertitude concernant les « assises du monde », et l'appui dont ont besoin les personnes dont la fonction requiert une certaine autorité produit une anxiété tant individuelle que collective et ce type de mauvaise réponse qui consiste à se justifier, à s'expliquer, ce qui ne fait qu'accroître la délégitimation, jusqu'à la récurrence de situations où l'autorité est malmenée et humiliée.

Freud disait que l'abandon des grandes religions entrainerait tôt ou tard une soumission à des équivalents tout aussi despotiques – ayant à l'esprit les totalitarismes du 20^{ème} siècle. On peut y ajouter la soumission à une domination douce mais insidieuse, celle de l'opinion toute puissante face au sentiment de solitude de l'homme moderne. Le malaise dépeint par Freud s'est déplacé sur de nouveaux objets. On s'est « libéré » d'une forme verticale et patriarcale de l'autorité, pour tomber dans un déficit d'éthique, lequel s'accompagne d'une prétention généralisée, et comique, à la vertu. Le surmoi collectif ne saurait être automatique, c'est de légitimité qu'il manque. Il ne s'agit pas tant d'un besoin infantile d'une figure parentale que d'une exigence de *qualité psychique* dans la rencontre avec autrui. La clinique psychanalytique maintient cette exigence vivante lorsqu'il ne semble possible, comme le disait Adorno dès 1962 (p. 215) que de « s'accrocher à la culture après que la société lui a retiré sa base. Elle n'a toutefois d'autre possibilité de survie que la réflexion critique sur la demi-culture qu'il lui a fallu devenir ».

La suspension du jugement sous prétexte d'évaluer sans passion est corollaire d'un *surmoi plus pervers qu'aboli* – d'un *dysfonctionnement de l'autorité* – dit André Carel : « l'autorité qui, à s'autorécuser, va user et abuser de séduction à potentialité incestuelle » (2002, p. 26) de sorte que « l'autorité tend à dysfonctionner alternativement par insuffisance et par excès. Nous pressentons que nous touchons là ce que nous pouvons appeler “le problème économique de l'autorité” » (*Ibid.*, p. 28). L'autorité parentale s'affirme bruyamment mais l'enfant entend une « auto-réprobation » (*Id.*, p. 29) sous-jacente du parent croyant exercer une autorité trop violente. S'ensuit un mélange de laisser faire et de réactions autoritaires ne venant pas au bon moment – c'est une des formes du clivage entre souci moralisateur et violence irrespectueuse que j'ai cherché à analyser dans mon livre sur l'actuel malaise dans la culture. « Derrière la sollicitude excessive il y a bien un abandon, au moins relatif, par le surmoi du parent » (*Id.*, p. 34). Je trouve dans ce propos de Carel un écho à celui de Freud sur le *Nebenmensch* qui, par son action adéquate, introduit l'enfant « à tous les motifs moraux » (1895, p. 626). Cette formule tend à prouver que pour Freud la rencontre primaire avec un être humain proche et attentif établit un lien non pas entre deux sujets pré-existant à leur rencontre, mais entre deux psychés se subjectivant mutuellement. Doit-on parler d'intersubjectivation ? Freud souligne que dans cette opération reste « une partie inassimilable (la chose) » (*Ibid.*, p. 671) même s' « il n'y a maintenant pas besoin de grand chose pour inventer le langage » (*Id.*, p. 640). Le besoin de rencontre serait inassouvi : le dispositif analytique s'en justifie, tandis que le malaise dans la culture s'exténue à en refuser les implications. Le patient situe son interlocuteur à un certain lieu, il entend sa voix qui interprète comme celle de l'objet de son transfert. L'analyste doit donc se situer ailleurs. Il ne limite pas son action à celle d'un *Nebenmensch*. Il crée quelque chose de nouveau, une reconnaissance interhumaine différente de l'intersubjectivité et de la relation d'objet – susceptible, je crois, de participer à une éthique affranchie des dysfonctionnements de l'autorité.

Mon hypothèse de 2011 sur un clivage permanent entre une tendance moralisatrice et une grossièreté agressive, peut être complétée de la façon suivante : le juridisme croissant des relations humaines et sociales entre en contradiction avec le primat de la loi supérieure des besoins de l'individu, lesquels sont pourtant au fondement des droits juridiques variés en augmentation. Les normes s'appliquent au service des besoins de l'individu mais finissent par s'opposer à lui et inversement. Cette contradiction génère une délégitimation de l'autorité de la loi ainsi qu'une disqualification des excès de l'individualisme. Elle constitue le noyau structurel des différents clivages propres à l'actuel malaise dans la culture. Un des indices en est la prégnance du vocabulaire juridique : victimes qui réclament réparation, chez les commentateurs des actes terroristes idée de la vengeance comme désir de rétablissement du droit, indications judiciaires à effectuer, droits multiples « à », litiges interpersonnels réglés par la justice, judiciarisation croissante des pratiques sexuelles. De sorte que « L'image de ce que "le pouvoir" veut dire explose littéralement » (Gauchet, 2016, p. 297), « l'intérêt général n'est plus que la somme des intérêts particuliers », « il s'agit de l'ultime tournant théologico-politique de la modernité... parachèvement du processus de sortie de la religion » (*Ibid.*, p. 299).

LE SURMOI PERVERTI. L'EXEMPLE DU DJIHADISME

Une des thèses fortes du *Malaise dans la culture* écrit par Freud en 1929 consiste à élargir d'emblée l'idée toute simple d'une répression des besoins pulsionnels menant à la haine des masses contre les exigences de la culture, en une vue plus compliquée : *la barbarie infiltre en permanence la civilisation de l'intérieur*, la morale sociale habille des crimes et finit par cohabiter cyniquement avec une destructivité qui ne cherche même plus à se dissimuler. Cette coexistence des contraires génère à notre époque un mélange détonnant entre une préoccupation éducative qui concerne le respect du à autrui et la montée de la violence dans les relations humaines et sociales. Le conflit propre au Malaise a franchi récemment un nouveau seuil : le djihadisme islamiste constitue une barbarie qui attaque de l'extérieur la culture – ou la civilisation – occidentale et qui se réclame d'une moralité et d'un surmoi autres opposés à ce qu'il perçoit comme notre immoralité. Ce surmoi est distordu de l'intérieur par les pulsions qu'il prétend combattre, sous l'espèce d'une cruauté assumée. Ce phénomène incarne les aspects contradictoires du surmoi collectif en proie au Malaise tout en prétendant fournir une solution différente : l'unité d'une groupalité fraternelle qui méprise notre malaise dans la culture. Il est à *la fois intérieur et extérieur* au malaise au sens freudien.

L'hypothèse de Fethi Benslama sur le « surmusulman » (2016) est complémentaire de celle que je propose sur le dysfonctionnement du surmoi, tant individuel que collectif, clivé entre un régime affaibli et une forme sadique. Selon lui de nombreux jeunes musulmans se sont mis à craindre de ne pas assez être musulmans, et ont inventé une religiosité exacerbée fondamentaliste mais hyper-moderne dans ses mises en scène spectaculaires. Psychiquement soumis à un surmoi terrifiant qui surveille les manquements à la règle, ils ressentiraient en eux la tendance contemporaine à la décroyance généralisée. Résulterait de cette contradiction un surmoi pervers de l'intérieur par la barbarie, recouvrant un surmoi affaibli attiré par la mécréance. Tout semble opposer cette modalité au régime faible de l'autorité dans notre société, pourtant les deux sont en proie à un clivage du surmoi, peut-être à une haine mélancolique dit Denis Hirsch (2016, p. ...) : « Les identifications narcissiques et adhésives à

des objets primaires idolâtrés et fétichisés prennent en otage le moi devenu aliéné et se font passer pour des instances internes et des identifications subjectives. Le moi-idéal leurre ainsi le moi en lui promettant un droit sans limite de jouissance et de crime, pour autant qu'il renonce à sa souveraineté. Cette topique perversie détourne les fonctions de liaisons du moi et ses fonctions synthétiques afin de transformer le sujet de l'inconscient en un meurtrier froid... le surmoi mélancolique cruel du terroriste liquide et se purifie de cet objet narcissique haï et honteux, incorporé en lui » : un père déchu et une civilisation autrefois glorieuse. « Topique perversie » dont la cruauté ajouterais-je, est autant purement sadique que mélancolique. Lorsque « la libido rencontre ... la pulsion de mort » celle-ci est un « sadisme originaire ... identique au masochisme » (Freud, 1924, p. 291-292) dit Freud en une formulation condensée. Au cœur du surmoi culturel existe toujours un noyau de destructivité, qui décompense au moindre prétexte : La Shoah après les conditions de la défaite allemande de 1918 et le djihadisme réactionnel à l'abolition du califat en 1924, sont sans commune mesure avec ce qui en fut seulement le catalyseur.

Après les attentats contre Charlie Hebdo et l'Hyper Cacher de Vincennes puis ceux du 13 Novembre 2015, les commentaires témoignent d'une surprise et cherchent une explication dans la misère économique et sociale où auraient été plongés les auteurs des attentats, ou dans des troubles identitaires adolescents reliés à une mondialisation destructrice des repères symboliques. La plupart des tentatives faites pour comprendre les événements n'utilisent pas suffisamment la théorie de l'identification régressive des masses à un leader fantasmé comme omnipotent, la métapsychologie des devenirs pervers sadiques de la sexualité infantile polymorphe, la psychologie de la personnalité paranoïaque murée dans ses certitudes, à la fois délirante et adaptée à la réalité. Elles mettent en avant une problématique de l'identité en crise et des idéaux à refonder : les djihadistes seraient les enfants perdus de la modernité, un symptôme de notre monde malade. Après le meurtre de masse à Nice et l'assassinat d'un prêtre en juillet 2016, on a parlé de paranoïa, le diagnostic de faiblesse narcissique ne suffisant plus. Un article de presse³ utilise l'idée freudienne des relations entre homosexualité et paranoïa et du refus des penchants homosexuels par projection de ce qui est condamné sur l'autre (homosexuel, juif, mécréant) – pour retrouver le postulat : « ce qui demande réparation dans la radicalité relève souvent d'une construction défailante de l'identité. Une identité bancal qui peut être culturelle, sociale ou sexuelle », « les personnalités astructurées ont deux mécanismes de défense : le clivage... et la projection », « L'engagement dans la religion permet de tenter de se débarrasser de ses pulsions homosexuelles ». On découvre que plusieurs djihadistes sont homosexuels ou bisexuels ? On y voit la preuve d'une causalité purement individuelle. Ceux qui expliquent le djihadisme par un refus de l'homosexualité ont-ils bien lu Freud ? Celui-ci relie le refus de l'homosexualité à un complexe où le parent du même sexe incarne une image archaïque dévorante, ainsi qu'à une relation trop spéculaire à l'autre, sur fond de trouble d'une libido centrée sur elle-même – théorie plus riche que l'idée médiatique.

Pour Freud la civilisation est un vernis de surface, qui recouvre une barbarie fondamentale prompte à imputer sa destructivité... à la civilisation : « la sévérité originelle du surmoi n'est pas – ou pas tellement – celle qu'on a connue de lui ou qu'on lui impute, mais

³ « L'orientation sexuelle à l'épreuve du Jihad » de S. Seelow, *Le Monde* du 27 juillet 2016.

bien celle que représente notre agression contre lui » (Freud, 1929, p. 317). Reprenons en la condensant la phrase de Freud : *la sévérité du surmoi représente notre agression contre lui*. C'est notre question d'individus en proie au malaise, et, on le voit maintenant, aussi la logique paranoïaque à l'œuvre dans le djihadisme – votre civilisation dégénérée nous agresse, nous contre-attaquons, notre violence sacrificielle ne comporte rien de pervers, notre sadisme est votre punition. Le malaise pensé par Freud se métamorphose ici en quelque chose d'encore plus inquiétant. Comme le dit Nathalie Zaltmann (2007), le 20^{ème} siècle a connu une régression d'une autre nature que celle qui caractérise le conflit simple entre la communauté humaine et les pulsions : un état de confusion entre le sujet et la masse qui débouche sur une situation inédite où l'homme révère et célèbre le « mal absolu ». Ce qui s'est passé en 2015 et 2016 valide cette hypothèse proche de celle de Julia Kristeva sur le « mal radical ». Celle-ci écrit : « Le mal *radical* et la pulsion de mort, portés par les prouesses techniques de l'hyperconnexion, défient les Lumières qui les avaient sous-estimées » (2015, p. 1), « les adolescents... s'avèrent le maillon faible » du lien interhumain attaqué parce qu'ils pâtiraient d'une « maladie d'idéalité » où « l'avidité de satisfaction absolue se résout en destruction de tout » (*Ibid.*, p. 4) ; ne s'agit-il pas de processus primaires en roue libre issus de fonctionnements limites de la phase de latence, le surmoi pervers destructeur mettant un cran d'arrêt sur un chemin qui mène vers la psychose ? Un moi idéal grandiose est à l'œuvre, associé à une jouissance cruelle, en collusion avec une idéologie, ce qu'on ne saurait négliger. Faut-il parler d'un collapsus entre surmoi et idéal ? Ou de régression à un clivage primitif entre les bons et les mauvais ? L'hypothèse du surmoi collectif pervers inclut ces conceptions dans une topique plus large.

L'alliance de la perversion du surmoi alléguant avoir subi un préjudice et revendiquant un droit à la vengeance, avec des formes inédites de barbarie, ressuscite des thématiques que l'on croyait historiquement dépassées – racisme, xénophobie, formes intolérantes du religieux, et maintenant ultra-violence djihadiste. On est passé d'agissements anti-sociaux qui frappent les esprits (crimes commis ces dix ou vingt dernières années par des enfants et des adolescents, apparemment sans culpabilité) à une destructivité sadique plus systématique, plus organisée, et, surtout, étayée sur une idéologie. Les deux cas induisent une « suspension du jugement » (Gribinski, 2011), mécanisme différent aussi bien du refoulement que du clivage. Lorsqu'un moi idéal tyrannique tend à se substituer à un surmoi structurant, la *suspension du jugement* ne serait-elle pas ce trouble qui fausse la pensée qui n'ose ni condamner trop durement ni voir les choses en face ?

Un grand journal rapporte une conversation entre jeunes adolescentes issues de l'immigration, vivante et enjouée, créative avec ses néologismes, concernant leurs amoureux partants au djihad. Tout à coup une haine antisémite froide s'y dit sans vergogne : il faut tuer les juifs. Le jugement du journaliste reste en suspens car il ne peut relier cette haine dépourvue de culpabilité au charme enfantin des jeunes filles. Un clivage tend ici à se constituer. Il s'agit peut-être d'un dévoiement en perversion adulte destructrice de la dimension spontanément perverse polymorphe de la sexualité infantile qui, à la puberté, doit être isolée du courant amoureux génital. Freud évoque l'énigmatique « composante cruelle de la pulsion sexuelle chez l'enfant » (1905, p. 121) et le risque que celle-ci ne perde chez l'adulte sous la forme d'une « association... indissoluble » entre « pulsions cruelles et pulsions érogènes ». Ce facteur psychosexuel ne suffit pas à lui seul à produire un tel

phénomène, le contexte historique de la résurgence de l'antisémitisme s'y coagule et l'utilise. Ces adolescentes si assurées d'elles-mêmes ne sont pas dans le malaise, mais *nous* y sommes, nous qui préférerions ne pas avoir à admettre la fragilité de nos positions bien établies dans la culture et ses institutions – de sorte que certains croient pouvoir exorciser la puissance de cette destructivité en en faisant un objet d'études et de recherches, façon subtile de désavouer ce qui dérange absolument : une néo-barbarie sise à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de notre culture, qui se revendique d'un idéal culturel tout autre, d'une autre loi, d'un autre surmoi : un texte religieux qui prétend dire le vrai.

Déni, *désaveu* plutôt, terme qui implique un début d'admission, suivi d'une négation à la fois insidieuse et automatique. Ainsi pour Alain Badiou la crise de notre culture « n'est pas une contradiction entre les valeurs de la civilisation et la barbarie. C'est une espèce de torsion interne qui fait que se tourne contre l'Occident toute une partie de son impuissance quand il s'agit de créer un espace subjectif habitable pour l'ensemble de la jeunesse du monde » (2016, p. ...). Le philosophe croit se démarquer de la psychanalyse alors qu'il en reprend la thèse. La « torsion interne qui fait que se retourne » contre soi la civilisation évoque l'empiètement du surmoi culturel par la barbarie dont parle Freud. La spéculation est ici contaminée par la « torsion interne » : ce n'est plus le clivage d'un surmoi perversi qui est mis en cause mais la responsabilité, que dis-je, la faute, de l'Occident. La dialectique se transforme en sophisme en vertu de la distinction entre une contradiction secondaire – entre civilisation et barbarie – et la contradiction principale qui oppose la « jeunesse du monde » à l'Occident. Bel exemple de la façon dont le malaise dans la culture peut altérer la critique du malaise.

Le discours des sciences humaines et sociales, au moment même où il dépeint en détail la tendance en cours, tend à la présenter comme bien plus établie qu'elle ne l'est en réalité, tout en l'euphémisant. Les contributions de la sociologie et de la psychologie sociale semblent magnétisées par la séduction que cette tendance exerce, à la mesure de l'insuffisance de leur perception de la force, mais aussi de la complexité des pulsions à l'œuvre : elles préfèrent y voir l'incidence de formes inédites de la subjectivation humaine, sans doute inquiétantes, mais peut-être aussi intéressantes. Ce discours participe d'une *idéologie* – au sens d'une vue d'ensemble rationnelle, lucide et cohérente du réel – où le plus inadmissible et le plus insupportable, qui concerne la misère psychique collective et son arrière fond de dérèglement des économies libidinales individuelles, se voit occulté et nié. En l'absence d'un surmoi fonctionnel protecteur, c'est la fascination pour la perversification du surmoi que l'on ne veut pas considérer.

Un même discours messianique, une même certitude apocalyptique – délirante si on veut, mais c'est là un point de vue rationaliste ignorant des causalités symboliques – unissent des acteurs parfois isolés et ne communiquant que par internet, dans une communauté mondiale qui se représente à elle-même comme au-delà des parcours individuels psychologiques et sociaux. Il faut citer ici Jean Birnbaum qui tient compte de la motivation religieuse (2016, p. 23) : « Les djihadistes sont des monstres sanguinaires qu'il faut mettre hors d'état de nuire, tonnait le criminologue. Les djihadistes sont les produits d'un désordre mondial dont l'Occident est responsable, corrigeait le géopoliticien. Les djihadistes sont des personnalités fragiles qui ont connu trop de blessures narcissiques, diagnostiquait le psychologue. Les djihadistes sont les victimes de la crise, rectifiait l'économiste. Les djihadistes sont des gamins des cités qui ont mal tourné, complétait le sociologue. Les

djihadistes sont la preuve que notre modèle d'intégration est en panne, abondait le politologue... Les djihadistes sont des enfants d'internet et des jeux vidéo, ils ont abusé de Facebook et d'*Assasin's Creed*, glissait le spécialiste du numérique... : de même que l'islamisme n'avait 'rien à voir' avec l'islam, le djihadisme était étranger au djihad ». Un déni, ou plus exactement un désaveu, est à l'œuvre, qui reconnaît une dimension religieuse au djihadisme puis la minore en cherchant à l'expliquer par d'autres facteurs. Les approches psychanalytiques sont heuristiques lorsqu'elles ne prétendent pas tout expliquer et admettent les causalités socio-historiques.

Qu'est-ce qui relie entre eux des auteurs d'attentats de pays et d'origine sociale très différents ? Une *communio*n autour d'actes, mais aussi autour de textes identiques. Une identification totémique non pas à un père de la horde mais à la lettre de textes appris par cœur et visualisés dans leur graphie, textes qui déterminent une économie des corps autant que des esprits. Du malaise dans la culture nous sommes passés au *désarroi face à l'échec de la culture*. Des milliers d'Européens sont prêts à mourir, à Paris, à Bruxelles et en Syrie – à se sacrifier dans un échange symbolique avec une entité imaginaire supérieure : don en attente de contre don – pour Dieu, ce mot qui dans le monde actuel insiste comme un reste gênant.

Parfois la modernité rejoint étrangement la barbarie : l'Etat Islamique met en lignes des scènes de torture et de décapitation afin de terroriser mais aussi pour susciter chez d'éventuelles recrues une excitation sadique ; les réseaux sociaux, les médias, reprennent ces images et les discours qui les accompagnent selon un principe d'information et d'objectivité, ce qui les met sur le même plan que bien d'autres images et discours violents.

Certains ont pu parler d'islamisation d'une radicalité originellement non religieuse mais qui se cherche une idéologie. Les adolescents sont en quête d'idéaux absolus et totalitaires lorsqu'ils sont en panne de subjectivation authentique, et à cet égard cette proposition est pertinente. Mais pas plus que celle qui prétendait expliquer avec le même argument l'engagement de jeunes allemands dans le nazisme ou le dévoiement de jeunes communistes dans l'organisation de crimes de masses (goulags russes, chinois et coréens, génocide cambodgien). C'est une vue trop générale, qui néglige la perversion sadique pourtant évidente. Lorsqu'on parle de « jeunes » on ne parle pas d'adolescents au sens psychanalytique, mais au sens sociologique d'adultes jeunes établissant un ordre autoritaire sous la direction d'anciens. Tout au plus pourra-t-on y repérer un désir de métamorphose subjective, de changement complet du rapport à soi et au monde, qui peuvent faire penser à l'adolescence, mais à rebours : l'objectif est d'en finir avec les souhaits de changer la vie et de transformer le monde, en s'installant dans une doctrine atemporelle. L'Islamisme radical n'est pas une déviance issue d'une supposée radicalisation, mais une conviction dotée d'une logique – en quoi on est plus proche de la personnalité paranoïaque que du trouble identitaire narcissique. La rage froide qui anime le djihadiste est corollaire d'un Moi fort capable d'organiser des opérations complexes.

EVOLUTIONS DU MALAISE. INCIDENCES CLINIQUES.

La psychanalyse peut-elle contribuer à un recul réflexif, là où il s'agit d'affronter un moment historique qui appelle un exercice salutaire de lucidité ? Ce que le sociologue et le philosophe considèrent comme une tension entre un individualisme émancipateur et un individualisme indifférent à la société, le psychanalyste suggérera de l'interpréter comme une

forme subtile de clivage. Analysant la « montée de l'insignifiance », Castoriadis parle de « crise du processus identificatoire » et décrit la nouvelle individualité comme un « patchwork de collages » (1996, p. 134). La primauté accordée à l'émotion et aux sentiments, une communication où le flux des paroles passe d'une idée à l'autre sans souci de distinction et d'ordonnement et où toutes les options paraissent ouvertes, qui déconcertent le sociologue et le philosophe, le psychanalyste incitera à y repérer l'effet de micro-clivages dissociatifs. L'étalement public de la subjectivité recouvre à ses yeux une intériorité devenue moins accessible. Jean-Pierre Le Goff : « Un déséquilibre et une déliaison... rendent problématique le rapport que l'individu entretient avec ses semblables » dès lors que la transmission à travers les générations s'érode sur des points essentiels. Celui qui « occupe une position de pouvoir peut être d'emblée suspect d'une volonté de mainmise » (*Ibid.*, p. 39). La revendication de reconnaissance d'un préjudice subi n'est plus perçue comme l'indice d'un conflit intérieur au psychisme, parce que la valorisation de l'autonomie érige en nouvelle norme les anciens troubles du caractère. Pour faire face au malaise, il faudrait avant tout « travailler sur soi-même », éventuellement en recourant aux spiritualités exotiques ou aux psychologies comportementales. Les psychothérapies les plus variées prolifèrent tandis que la psychanalyse serait délaissée, en raison de l'engagement subjectal qu'elle implique et de l'expérience du transfert considéré comme aliénant par l'idéologie de l'individu souverain.

Nous pouvons pourtant attester que de nombreuses personnes s'adressent au psychanalyste. En des demandes de mieux être immédiat pour lesquelles l'utilisation de l'objet au sens winnicottien peut servir de paradigme puisque le travail s'apparente alors à une mise en sens des émergences préconscientes, où l'interprétation reste possible. L'opposition cure type/psychothérapie ne rend pas bien compte de ce type d'occurrence. Les terminaisons de traitements deviennent compliquées, trop rapides ou trop tardives : le psychanalyste doute des fins de ce qu'il fait ? Mais il fait souvent tout autre chose que ce qu'il croit faire ! Il peut attribuer ce qui se passe en lui aux propos du patient, en fait ses états d'âme lui appartiennent ; est-ce l'analyste qui pense l'interprétation ou l'analysant qui la suggère ? La vérité se fait plurielle et plurilocale. L'analyste ne contrôle pas toujours son énonciation qui pense à la fois moins bien et mieux que lui, l'analyste, enfin moins bien et mieux que son moi. L'écoute de l'écoute permet de légitimer ou d'invalider ce qui a été dit, un sentiment de véracité peut advenir, mais aussi de perte d'autorité : l'analyste trébuche sur une formulation, fait un lapsus, perçoit que son contre-transfert cache un transfert – condition pour qu'il puisse percevoir ses propres processus inconscients. Les inter-transferts en séance réflexivement saisis, nourrissent le courant intrapsychique du transfert sur la parole plus que le courant intersubjectif – à cet égard certaines polémiques sur l'empathie semblent mal problématisées. Le psychanalyste est situé comme interlocuteur interne dans une asymétrie structurelle (Richard, 2011b).

Le malaise dans la culture nous amène à infléchir légèrement la méthode dans le sens d'un accompagnement des besoins narcissiques du patient, tout en renforçant sa caractéristique classique : la plasticité de la pensée du psychanalyste en séance doit, dans cet accompagnement, englober les tendances centrifuges et dissociatives et traiter les micro-clivages – ce qui peut parfois générer une extrême fluidité et une tendance à la dissociativité chez l'analyste, des moments d'inattention mais aussi des interventions imprévues qui peuvent s'avérer heureuses. Se cherche ainsi « un point de croisement » (Richard, 2015) entre

la pensée de l'analyste et celle de l'analysant. Une fois ce point atteint, le discours sera moins tendu en asymptote. On peut le dire autrement : le patient oscille entre une tendance au décollement et une tendance au recollement avec cette « chose » originaire rétive à la symbolisation dont parle Freud, cette oscillation s'organise autour du point de croisement dont je viens de parler. Elle génère un certain contact interpsychique « élevé » avec l'analyste qui entend mieux un équilibre instable entre déliaison et ré-ouverture objectalisante (Green, 1993). Nous favorisons discrètement le pôle objectal chaque fois que nous décidons d'interpréter plutôt que ne pas le faire, ce qui pose la question de nos *valeurs* implicites. Nous traçons ainsi les linéaments d'une problématique culturelle autre.

François Richard
19 rue de Rochechouart
75009 Paris
richard-franc@wanadoo.fr

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Adorno T. W. (1962), Théorie de la demi-culture, *Société : Intégration, Désintégration*, préface d'Axel Honneth, Paris, Payot-Rivages, 2011.

Arendt H., *La crise de la culture* (1958), Qu'est-ce que l'autorité ; édition Paris, Folio/Gallimard, 1972.

Badiou A., *Notre mal vient de plus loin. Penser les tueries du 13 novembre*, Paris, Fayard, 2016.

Benslama F., *Un furieux désir de sacrifice. Le surmusulman*, Paris, Le Seuil, 2016.

Birnbaum J., *Un silence religieux. La gauche face au djihadisme*, Paris, Seuil, 2016.

Carel A., Le processus d'autorité, *Revue française de Psychanalyse*, 2002/1 (vol 66).

Castoriadis C., *La Montée de l'insignifiance. Les carrefours du labyrinthe IV*, Paris, Seuil, 1996.

Freud S. (1895), Projet d'une psychologie, in *Lettres à W. Fliess 1887-1904. Edition complète*, Paris.

Freud S. (1905), Trois essais sur la théorie sexuelle, trad. de l'allemand par P. Koeppl, préface de M. Gribinski, Paris, Gallimard, Folio/Essais, 1987.

Freud S. (1924), Le problème économique du masochisme, in *Névrose, Psychose et Perversion*, Paris, PUF, 1973.

Freud S. (1929), *Le Malaise dans la culture*, OCFP, T. XVIII, Paris, PUF, 2002.

Gauchet M., *Comprendre le malheur français*, avec Eric Conan et François Azouvi, Les essais, Paris, Stock, 2016.

Green A., *Le travail du négatif*, Paris, Ed de Minuit, 1993.

Gribinski M., Fragments du monde nouveau, *L'annuel de l'APF. Idéal, déception, fictions*, PUF, 2011.

Hirsch D., Prise en otage du moi inconscient dans le terrorisme religieux extrémiste, *Revue française de psychanalyse*, 2016/5.

Kristeva J., Interpréter le mal radical, www.kristeva.fr/le-mal-radical.html02122015.

Lefort C. (1982), Démocratie et avènement d'un lieu vide, *Le Temps présent*, Paris, Belin, 2007.

Lefort C. (1993), L'incertitude démocratique, *Le Temps présent*, Paris, Belin, 2007.

Legoff J.-P., *Malaise dans la démocratie*, Paris, Stock, 2016.

Mandel G., *Une histoire de l'autorité : Permanence et variations*, ed. La Découverte, coll. « Essais », Paris, 2002.

Richard F., *L'actuel malaise dans la culture*, L'Olivier, coll. penser/rêver, Paris, 2011a.

Richard F., *La Rencontre psychanalytique*, Dunod, Paris, 2011b.

Richard F., L'œdipe déformé des patients d'aujourd'hui, *Revue française de psychanalyse*, t XXXVI, 2012, n°5.

Richard F., La pensée du psychanalyste dans la cure : le travail avec les états limites, in Dir. M. Emmanuelli et S. Nayrou, *La pensée. Approche psychanalytique*, Monographies et débats de psychanalyse, Rfp, Paris, PUF, 2015.

Zaltzman N., *L'Esprit du mal*, Paris, Ed de l'Olivier, coll. penser/rêver, 2007.

Résumé :

Cet article propose des hypothèses dans le prolongement de l'ouvrage *L'actuel malaise dans la culture* : le clivage entre courant civilisé et agressivité contre la culture nourrit un désaveu de la destructivité à l'œuvre dans la psychologie collective et même dans la pensée critique – de sorte que le jugement reste en suspens. Le surmoi est affaibli, puis perverti et clivé. Les individus l'opposent à la légitimité de l'autorité et des lois. Une

destructivité sadique et paranoïaque peut prendre le dessus comme dans le terrorisme djihadiste qui est à la fois intérieur et extérieur à notre malaise dans la culture. L'islamisme radical constitue une forme typique du surmoi pervers bien plus qu'il ne résulte de fragilités identitaires narcissiques.

Pour conclure, est discutée la façon dont la méthode clinique de la psychanalyse est susceptible de proposer quelques pistes pour penser l'exacerbation du malaise dans la culture.

Mots clés : Autorité, Clivage, Désaveu, Djihad, Malaise dans la culture, Paranoïa, Sadisme, Surmoi pervers.